

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (2005)
Heft: 1-2

Artikel: Langage, interprétation, théorie : fondements d'une épistémologie moniste et faillibiliste
Autor: Dominicy, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LANGAGE, INTERPRÉTATION, THÉORIE.
FONDEMENTS D'UNE ÉPISTÉMOLOGIE MONISTE
ET FAILLIBILISTE

1. La vérité en tant que notion sémantique

1.1. La vérité-correspondance

Platon (dans le *Cratyle* et le *Sophiste*), puis Aristote (*Métaphysique*, 1011b; *De l'âme*, 431b), ont jeté les bases d'une doctrine objectiviste qui conçoit la vérité comme une «correspondance» entre l'énoncé propositionnel et ce que l'on nomme communément la «réalité», le «monde» ou les «faits». Cependant, cette thèse de la vérité-correspondance n'a cessé de se heurter, jusqu'à nos jours, à un problème central que je vais illustrer ici à l'aide des exemples (1) à (4):

- (1) Tout soldat a un chef.
- (2) Toute armée a un chef.
- (3) (a) Ces soldats sont nombreux.
(b) *Ce soldat est nombreux.
- (4) Cette armée est nombreuse.

Si nous considérons un langage L qui contienne les propositions (1) et (2), mais non (3) ou (4), les vérités de (1) et (2) se réduiront aisément à une correspondance de même forme au réel: il nous suffira de dire, par exemple, que (1), respectivement (2), est vraie si, et seulement si, la classe des soldats, respectivement des armées, est incluse dans la classe des objets qui ont un chef. Nul besoin, à ce stade, de reconnaître un degré supérieur de complexité aux armées par rapport aux soldats. Supposons, en revanche, que nous nous donnions un langage L' qui contienne (1), (2), (3a) et (4), mais non (3b). Dans pareille situation, nous devons recourir à un traitement moins homogène, qui est susceptible d'affecter la forme même d'une éventuelle

correspondance entre (1) ou (2) et les faits. En effet, nous devons aligner (4) sur (3a), afin de caractériser les entités, quelles qu'elles soient, dont on peut dire qu'elles sont nombreuses. D'où un dilemme, résumé ici à grands traits:

(i) Ou bien nous stipulons que les vérités de (1) et (2) peuvent exhiber des formes de correspondance variables selon que nous nous bornons au langage L, ou que nous prenons en compte le langage étendu L'. En d'autres termes, nous nous résignons à admettre que les propositions (1) et (2) peuvent posséder la même structure (la même «forme logique») aussi longtemps que le langage auquel elles appartiennent reste suffisamment pauvre pour ne pas nous imposer de distinctions supplémentaires. Dans ce cas, la structure du monde — en l'occurrence, notre ontologisation des soldats et des armées — dépend, en quelque sorte, de la structure du langage envisagé.

(ii) Ou bien nous postulons d'emblée une ontologie d'objets «atomiques» (dont le degré de complexité est d'ordre zéro) à l'aide desquels nous reconstruisons les entités plus complexes. Nous assignons alors à nos propositions une structure (une forme logique), généralement voilée, qui dépend de la structure du monde.

Que nous options pour (i) ou pour (ii), nous abolissons, du même coup, l'altérité mutuelle du monde et du langage, et nous ruinons, dès lors, les fondements de la doctrine objectiviste de la vérité. Pour surmonter cette aporie, il nous faut parvenir à penser la correspondance aux faits (la vérité sémantique) de telle sorte qu'elle ne se confonde pas nécessairement avec une représentation «fidèle» de la réalité (une vérité représentationnelle).

1.2. Vérité sémantique et vérité représentationnelle

Dennett (1996: 346-347) affirme avoir entendu un guide du «Metropolitan Museum» déclarer, devant le portrait de George Washington par Gilbert Stuart: «This may not be what George Washington looked like then, but this is what he looks like now.» Cette anecdote montre bien ce qui sépare la vérité sémantique de la vérité représentationnelle: un «vrai portrait» de George Washington (il s'agit là de la vérité sémantique) n'est pas nécessairement un «portrait vrai» (au sens représentationnel) de cet individu. Supposons, en effet, que je reproche à un peintre d'avoir raté ou manqué mon portrait, et qu'il me rétorque: «Puisque cette figure ne vous ressemble pas, comme vous le reconnaissez vous-même, ce ne saurait être votre portrait; comment osez-vous prétendre, alors, qu'il est raté, qu'il est manqué?» De toute évidence, le peintre se bornerait à conclure, de la

thèse erronée selon laquelle tout vrai portrait de moi est nécessairement un portrait vrai de moi, à la thèse également erronée, et obtenue par simple «contraposition», selon laquelle ce qui n'est pas un portrait vrai de moi ne saurait être un vrai portrait de moi. Inversément, tout qui m'apparaît comme un portrait vrai de moi n'est pas nécessairement un vrai portrait de moi: même si je crois me reconnaître dans un vrai portrait (raté ou réussi) de George Washington, rien ne m'autorise à y voir un vrai portrait de moi.

Il en va de même avec les propositions. Pour qu'une concaténation de mots soit une proposition sémantiquement vraie du monde (ou, au moins, de l'une de ses parties), il faut que cet assemblage constitue un vrai portrait du monde (ou, au moins, de l'une de ses parties); mais il n'en découle pas qu'il s'agit, par nécessité, d'un portrait vrai de cette (portion de) réalité. Et même si une proposition m'apparaît comme un portrait vrai du monde (ou, au moins, de l'une de ses parties), cela n'entraîne pas qu'elle soit un vrai portrait du monde (ou, au moins, de l'une de ses parties): un détective peut faire semblant de se promener alors qu'il observe avec attention l'entrée d'un magasin de bijouterie; je peux juger, dans de telles circonstances, que la proposition «Le détective se promène» est un portrait vrai, mais il n'ensuit pas que c'est un vrai portrait.

On pourrait rétorquer ici que, dans le cas du portrait pictural, tout est affaire d'intention: ce qui institue tel ou tel tableau en un vrai portrait de George Washington, c'est bel et bien l'intention du peintre, indépendamment de la réussite ou de l'échec de son entreprise. De surcroît, le rapport sémantique du portrait de Washington à l'individu Washington ne semble revêtir aucune objectivité, puisqu'il dépend d'un projet intentionnel tout à fait subjectif. Mais la situation n'est pas différente lorsqu'on passe aux propositions. Je puis utiliser la phrase (5):

(5) L'orage menace.

afin de signifier qu'un certain événement météorologique risque de se produire dans un proche avenir, ou que mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine. Si le monde est tel qu'en effet, l'événement météorologique en question risque de se produire dans un proche avenir — ou qu'en effet mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine —, je dis le vrai; à chaque fois, j'émetts une proposition qui est un vrai portrait d'une certaine (portion de) réalité. Certes, l'identité de celle-ci dépend de mon intention, toute subjective, de signifier. Il ne s'ensuit pas, pour autant, que la vérité sémantique de ma

proposition se voit dépourvue de toute objectivité, mais seulement que la réussite de mon projet intentionnel n'est pas assurée. De même qu'il peut m'arriver de ne pas me reconnaître dans un vrai portrait de moi (et donc, de ne pas découvrir l'intention du peintre, si celle-ci ne m'est pas accessible par une autre voie), il se peut que mon interlocuteur ne reconnaisse pas le monde (ou, du moins, la portion du monde en cause) dans la proposition sémantiquement vraie que j'ai émise (et donc, qu'il ne découvre pas mon intention, si celle-ci ne lui est pas accessible par une autre voie).

Cette thèse se laisse encore formuler d'une autre manière. Chaque énoncé est un artefact dont son locuteur est l'artisan. Comme tout artefact, l'énoncé possède, pour un interprétant donné (qui met en œuvre ses capacités de traitement à l'intérieur d'une certaine «niche écologique» et en fonction des activités téléonomiques dans lesquelles il est engagé), un ensemble d'«affordances» (au sens de Gibson 1977), plus ou moins activées. Par exemple, les affordances liées à la perception d'un marteau varieront selon que je veux enfoncer un clou, me servir d'un objet pesant comme presse-papier, me gratter le dos, etc. (Searle 1998). De même, les affordances liées à la perception de (6) varieront selon que suis engagé, ou non, dans une discussion sur la dérive des continents; et les affordances liées à la perception de (7) varieront selon que j'appartiens, ou non, à la communauté scientifique de langue française:

- (6) Paris s'éloigne de Londres.
- (7) La biologie s'éloigne de Paris.

Mais, en fin de compte, ce qui devra trancher le débat, si tant est que cela s'avère possible, c'est l'intentionnalité du locuteur, telle que l'interprétant choisit de la reconstruire (Davidson 1986).

2. *La théorie tarskienne de la vérité*

Tarski (1972-74) a montré que la vérité des propositions d'un «langage-objet» L1 peut être définie dans un «métalangage» sémantique L2 qui est censé exhiber, par rapport à L1, une structure isomorphe à celle du monde. Autrement dit, l'approche tarskienne nous autorise à distinguer deux ordres de représentation dont le mélange compromet irrémédiablement la thèse de la vérité-correspondance. D'un côté, nous avons la représentation de la réalité par L1; il s'agit là d'une représentation qui n'est dicible («effable») que dans L2, et qui n'est liée au réel par aucun rapport nécessaire de «fidélité». D'un autre côté, la représentation fournie par L2 est, par essence, «fidèle» tant qu'on se

borne à considérer le couple $\langle L1, L2 \rangle$; mais elle demeure indicible (ineffable) dans L2, et *a fortiori* dans L1. La doctrine tarskienne nous rend ainsi capables de déclarer vraies des propositions apparaissant, par ailleurs, comme des représentations «infidèles» du réel; de plus, le langage ne peut être conçu comme entièrement «fidèle» que dans un cadre non sémantique, où il nous est interdit de traiter de la vérité.

2.1. *Le langage-objet est une partie stricte du métalangage sémantique*

Selon Tarski, toute définition de la vérité dans L1 entraîne, pour chaque proposition P de L1, la proposition de L2 qui prend la forme biconditionnelle (8):

- (8) "P" est vrai si, et seulement si, P.

Il en résulte tout d'abord que L1 est inclus dans L2, mais aussi que l'identité des propositions qui appartiennent à l'intersection de L1 et L2, et donc l'identité des propositions de la forme (8), doit s'établir, comme nous l'avons déjà noté, en fonction des intentions de signifier. Supposons, en effet, que je me donne la phrase métalinguistique (9):

- (9) "L'orage menace" est vrai si, et seulement si, l'orage menace.

et que j'utilise la phrase «L'orage menace» tantôt pour signifier qu'un certain événement météorologique risque de se produire dans un proche avenir, et tantôt pour signifier que mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine. À partir de (9), (10) et (11):

- (10) "L'orage menace" est vrai si, et seulement si, un certain événement météorologique ayant les caractéristiques suivantes: [...] risque de se produire dans un proche avenir.
- (11) "L'orage menace" est vrai si, et seulement si, mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine.

je pourrais tirer la conclusion absurde (12):

- (12) Un certain événement météorologique ayant les caractéristiques suivantes: [...] risque de se produire dans un proche avenir si, et seulement si, mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine.

Pour ne pas en arriver là, il faut évidemment ne pas identifier les propositions aux phrases, et remplacer (9), (10) et (11) par (9'a-b), (10') et (11'):

- (9') (a) "[L'orage menace]₁" est vrai si, et seulement si, [l'orage menace]₁

- (b) “[L’orage menace]₂” est vrai si, et seulement si, [l’orage menace]₂
- (10’) “[L’orage menace]₁” est vrai si, et seulement si, un certain événement météorologique ayant les caractéristiques suivantes: [...] risque de se produire dans un proche avenir.
- (11’) “[L’orage menace]₂” est vrai si, et seulement si, mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine.

À l’intérieur de L2, un rapport de traduction (de paraphrase) s’instaure entre les propositions (13a) et (13b), ou entre les propositions (14a) et (14b); mais les conclusions qui en découlent s’avèrent maintenant inoffensives:

- (13) (a) [L’orage menace]₁
 (b) Un certain événement météorologique ayant les caractéristiques suivantes: [...] risque de se produire dans un proche avenir.
- (14) (a) [L’orage menace]₂
 (b) Mon ami Pierre, à la maladresse notoire, manipule dangereusement des pièces en porcelaine.

Il convient de remarquer, à cet égard, que ce rapport de traduction (de paraphrase) ne concerne pas les propositions (13a) ou (14a) en tant qu’elles appartiennent à L1. En effet, rien n’exige que les propositions (13b) et (14b) appartiennent également à L1. S’il en est ainsi, l’équivalence, dans L1, de (13a) et (13b), ou de (14a) et (14b), est sémantiquement fondée par le rapport de traduction (de paraphrase) qui existe dans L2; mais dans le cas contraire, le statut de (13b) et (14b) se laisserait comparer, intuitivement, à celui d’une proposition formulée dans le langage de la physique mathématique et qui serait la traduction (ou la paraphrase) de (13a) ou (14a) dans L2.

Il en découle, à mon sens, qu’on ne saurait adopter la conception, souvent défendue, selon laquelle le langage-objet ne doit pas obligatoirement être inclus dans le métalangage sémantique (je suis redevable ici à De Brabanter 2002: 28-31). Car si l’on choisit cette voie, il faut alors affaiblir la théorie de Tarski de telle sorte que toute définition de la vérité dans L1 entraîne, pour chaque proposition P de L1, au moins une proposition de L2 qui prenne la forme biconditionnelle (8’):

- (8’) “P” est vrai si, et seulement si, Q.

où Q est une traduction (une paraphrase) de P. Bien entendu, si P = Q, alors Q est une traduction (une paraphrase) de P; mais si Q est

une traduction (une paraphrase) de P, il ne s'ensuit pas que $P = Q$. Considérons alors le cas d'une proposition P de L1, telle que L2 contienne une proposition correspondante de la forme (8'), mais ne contienne pas la proposition correspondante de la forme (8). Il en résulte que P n'appartient pas à L2; car si P appartenait à L2, alors L2 contiendrait la proposition correspondante de la forme (8'')

(8'') P si, et seulement si, Q.

dont on dériverait la proposition correspondante de la forme (8). Comme P n'appartient pas à L2, il ne saurait exister aucun rapport de traduction (de paraphrase) entre P et Q dans L2. Par conséquent, aucune équivalence ne saurait s'instaurer, non plus, entre P et Q dans L1; en effet, pour que cette équivalence soit sémantiquement fondée, il faudrait non seulement que Q appartienne à L1 (ce qui n'est pas garanti), mais aussi qu'un rapport de traduction (de paraphrase) unisse P et Q dans L2.

Ajoutons, pour en terminer sur ce point, que si le langage-objet L1 est inclus dans le métalangage sémantique L2, il n'en constitue pourtant qu'une partie stricte. En particulier, les capacités syntaxiques de L2 doivent dépasser celles de L1 (voir les phénomènes commentés par Hintikka 1994: 128-135).

2.2. *Récurtivité, cadre linguistique et langage interprété*

Si l'ensemble des propositions d'un langage-objet L1 est fini, la définition de la vérité dans L1 peut se ramener à une conjonction finie de propositions métalinguistiques de la forme (8). Dans le cas où cet ensemble est infini, une telle démarche nous est interdite: en effet, la tâche qui consiste à donner une définition doit pouvoir s'accomplir en un nombre fini d'étapes (Davidson 1984: 46-47). Il en résulte que, pour tout langage-objet L1 de cardinalité infinie, il existera un sous-ensemble L1' de L1 tel que:

- (15) (a) Le complémentaire de L1' par rapport à L1 — en symboles: $L1-L1'$ — est de cardinalité finie (éventuellement égale à zéro).
 (b) Toute proposition de $L1-L1'$ se voit assigner ses conditions de vérité par la voie «holophrastique», c'est-à-dire par le seul moyen d'une proposition métalinguistique de la forme (8).
 (c) Toute proposition de L1' se voit assigner ses conditions de vérité par le moyen d'une définition récursive de la vérité dans L1'.

Concentrons-nous d'abord sur la clause (15c). La définition récursive de la vérité dans un langage quelconque L s'obtient de la manière suivante:

- (16) (a) Chaque proposition de L se voit assigner une et une seule description syntaxique par une grammaire qui engendre L en ne faisant appel qu'à un ensemble fini d'items lexicaux, à un ensemble fini de catégories syntaxiques tel que chaque item lexical appartienne à une et une seule catégorie syntaxique, et à un ensemble fini de règles syntaxiques.
- (b) Chaque catégorie syntaxique (et, dès lors, chaque item lexical) se voit correspondre un et un seul «type sémantique» appartenant, par exemple, à l'ontologie de la théorie naïve des ensembles.
- (c) Chaque règle syntaxique se voit correspondre une et une seule règle sémantique telle que la valeur sémantique assignée à une expression verbale appartenant à une catégorie syntaxique complexe dépende fonctionnellement des valeurs sémantiques assignées à chacune des expressions plus simples qui la constituent.

Pour bien saisir la portée de ces exigences, il convient de ne pas confondre «type sémantique» et «valeur sémantique». Supposons que, pour un langage-objet qui contient la proposition «Marc Dominicy est né à Ajaccio», la vérité soit récursivement définie de telle manière que la catégorie syntaxique de l'expression «Marc Dominicy» se voie assigner le type sémantique des individus atomiques (de strate zéro dans la théorie naïve des ensembles). Pareille assignation ne détermine pas la valeur sémantique (le référent) de l'expression «Marc Dominicy» — par exemple, Marc Dominicy (l'auteur de ces lignes), plutôt que Napoléon Bonaparte, Jules César, Vladimir Poutine, etc. Mais cette valeur sémantique doit être fixée pour que l'expression (la phrase) «Marc Dominicy est né à Ajaccio» véhicule une proposition. Tant qu'aucune valeur sémantique n'est prise en compte, on a affaire à un «langage interprété», c'est-à-dire à un ensemble de couples $\langle \psi, \text{Cat}_T \rangle$ où ψ est une phrase et où Cat_T est l'ensemble des couples $\langle E, T \rangle$ tels que E est une expression constituante de ψ et que T est le type sémantique assigné à la catégorie syntaxique dont relève E. Lorsque toutes les valeurs sémantiques sont fixées, on a affaire à un «cadre linguistique», c'est-à-dire à un ensemble de couples $\langle P, \text{Cat}_V \rangle$ où P est une proposition et où Cat_V est l'ensemble des couples $\langle E, V \rangle$ tels que E est une expression constituante de P et que V est la valeur sémantique assignée à E. En tant que phrase, l'expression «Marc Dominicy

est né à Ajaccio» véhiculera, dans chaque situation possible, une proposition dont l'identité dépendra, entre autres choses, de la valeur sémantique assignée au constituant «Marc Dominicy»; il existera donc une situation possible où cette phrase véhicule une proposition vraie.

L'existence d'un cadre linguistique n'est évidemment pas requise par une définition «holophrastique» de la vérité dans un langage fini, comme celui des messages codés que la BBC faisait parvenir à la Résistance. On aura, par exemple:

- (17) (a) “[Les sanglots longs des violons de l’automne bercent mon cœur d’une langueur monotone]₁” est vrai si, et seulement si, [les sanglots longs des violons de l’automne bercent mon cœur d’une langueur monotone]₁
 (b) [Les sanglots longs des violons de l’automne bercent mon cœur d’une langueur monotone]₁ si, et seulement si, le débarquement aura lieu demain.
 (c) “[Les sanglots longs des violons de l’automne bercent mon cœur d’une langueur monotone]₁” est vrai si, et seulement si, le débarquement aura lieu demain.

Rien n'interdit, par conséquent, qu'une même phrase serve à exprimer deux propositions dont l'une possède des conditions de vérité «holophrastiques» et dont l'autre possède des conditions de vérité couvertes par une définition récursive.

Chose plus importante, l'existence d'un cadre linguistique n'est nullement requise par la vérité (ou la fausseté) des propositions. En effet, la vérité (ou la fausseté) est une propriété des propositions, et le fait qu'une entité possède, ou ne possède pas, telle ou telle propriété ne réclame pas que cette dernière soit définie: pour prendre un cas d'école, la propriété consistant à souffrir de tuberculose a longtemps existé sans qu'on se soit montré capable de la définir.

En bref, nous ne nous voyons obligés à choisir un cadre linguistique que lorsque nous entreprenons de formuler une définition récursive de la vérité des propositions. Mais ce choix reste triplement relatif. Tout d'abord, un même ensemble infini de phrases (susceptibles de véhiculer, chacune, une ou plusieurs propositions) peut accepter deux ou plusieurs définitions récursives de la vérité qui ne diffèrent entre elles que par le langage interprété qu'elles définissent. Ensuite, un même ensemble infini de propositions peut accepter deux ou plusieurs définitions récursives de la vérité qui définissent le même langage interprété et qui ne diffèrent entre elles que par leur cadre linguistique. Enfin, c'est uniquement en tant qu'elle appartient à L1 qu'une proposition doit se mouler dans un cadre linguistique: si la

même contrainte pesait sur cette proposition P en tant qu'elle appartient à L2, nous aurions entrepris de définir récursivement la vérité dans L2 devenu langage-objet, et nous utiliserions donc un métalangage sémantique L3.

En termes intuitifs, nous pourrions décrire un cadre linguistique comme la «vision du monde» que nous supposons appliquée au réel par le langage-objet que nous étudions sémantiquement, et un langage interprété comme le type de «vision du monde» que nous supposons applicable par ce même langage-objet à toute situation possible — sur ce point, je m'inspire de la critique adressée par McDowell (1999: 90-91) à Davidson (1984: 183-198). On notera que le choix d'un langage interprété ne préjuge en aucun cas de la vérité (de la fausseté) de telle ou telle proposition contingente: rien, dans la phrase «Marc Dominicy est né à Ajaccio», ni dans le français en tant que langage interprété, ne destine cette expression à véhiculer une proposition fausse.

2.3. Le «langage» n'est pas une prison

Dans la conception que j'adopte, le «langage» ne saurait constituer une prison qui nous empêcherait d'accéder à certains contenus. Car cette limitation ne se laisse concevoir que relativement à un langage-objet L1 interprété, ce qui signifie que nous manipulons un métalangage sémantique L2 qui nous donne accès à tous les contenus, même ceux qui échapperaient à L1. Si, à son tour, L2 semble nous interdire certains contenus, ceux-ci doivent se révéler accessibles à un métalangage L3 de L2; et ainsi de suite. Chaque fois que nous nous arrêtons à un métalangage sémantique non formalisé, celui-ci s'offre, au contraire, comme un «paradis» provisoire — une halte à l'intérieur d'une hiérarchie de langages qu'il serait illusoire de chercher à parcourir totalement. De même, si nous confrontons deux langages-objets interprétés L1 et L2 afin d'établir que des contenus accessibles à L1 sont inaccessibles à L2, ou réciproquement, nous devons recourir à un métalangage L3 qui inclue à la fois L1 et L2, et qui ait donc accès à chacun des contenus en cause.

Si, maintenant, nous confrontons deux cadres linguistiques, l'idée même d'une vérité relative devient absurde, puisqu'il s'agit précisément de deux «visions du monde» que nous supposons appliquées l'une et l'autre au même réel par les langages-objets que nous étudions sémantiquement. Bien entendu, les deux cadres linguistiques n'offrent pas la même représentation du monde, et peuvent nous apparaître comme des portraits inégalement vrais. Mais, de nouveau, le métalangage sémantique non formalisé qui nous permet de les comparer doit les intégrer l'un et l'autre. Fort heureusement, l'incompati-

bilité des vérités représentationnelles n'entraîne pas l'incompatibilité des vérités sémantiques; de sorte que rien ne condamne le métalangage à la contradiction (voir Carnap 1950b; Bourdeau 2000).

On pourrait illustrer ce dernier développement à l'aide d'un récit folklorique russe commenté par Chklovski (1965: 93):

Un moujik labourait son champ avec une jument pie. Un ours s'approche de lui et lui demande: «Hé l'ami, qu'est-ce qui a donné à ta jument cette couleur pie?» — «Je la lui ai donnée moi-même.» — «Mais comment?» — «Viens, je vais te la donner à toi aussi.» L'ours consent. Le moujik lui ficelle les pattes, il prend le soc de la charrue, le fait chauffer sur le feu et commence à l'appliquer sur les flancs de l'ours: avec le soc brûlant, il lui roussit le poil jusqu'à la chair et lui donne ainsi la couleur pie. Puis il le déficelle, l'ours part, s'éloigne un peu, se couche sous un arbre et ne bouge plus. — Voilà qu'une pie arrive près du moujik pour picorer de la viande dans ses affaires. Le moujik l'attrape et lui casse une patte. La pie s'envole et s'arrête sur l'arbre près duquel est couché l'ours. — Après la pie, une grosse mouche noire vient près du moujik, se pose sur la jument et commence à la piquer. Le moujik l'attrape, lui enfonce une baguette dans le derrière et la laisse partir. La mouche s'envole et se pose sur le même arbre, où étaient déjà la pie et l'ours. Tous les trois sont là. Voilà que la femme du moujik arrive, elle lui apporte son repas aux champs. Le moujik mange en plein air avec sa femme et la renverse sur le sol. Ce que voyant, l'ours s'adresse à la pie et à la mouche: «Bon dieu, le moujik veut encore une fois donner la couleur pie à quelqu'un.» La pie dit: «Non, il veut lui casser les pattes.» La grosse mouche: «Non, il veut lui enfonce une baguette dans le derrière.»

Chacun des trois animaux a bel et bien l'intention de produire un vrai portrait (d'une portion) du monde. Si nous rejetons la pluralité des «visions du monde», nous devons admettre que deux d'entre eux, au moins, disent le faux. Si, au contraire, nous admettons la pluralité des «visions du monde», nous devons estimer qu'ils disent tous le vrai et nous donner, par conséquent, les propositions métalinguistiques ci-dessous:

- (18) (a) “Le moujik veut donner la couleur pie à sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.
 (b) “Le moujik veut casser les pattes de sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.
 (c) “Le moujik veut enfonce une baguette dans le derrière de sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.

Mais comme le langage-objet est inclus dans le métalangage, nous devons aussi nous donner les propositions qui suivent:

- (19) (a) “Le moujik veut donner la couleur pie à sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik veut donner la couleur pie à sa femme.
 (b) “Le moujik veut casser les pattes de sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik veut casser les pattes de sa femme.
 (c) “Le moujik veut enfoncer une baguette dans le derrière de sa femme” est vrai si, et seulement si, le moujik veut enfoncer une baguette dans le derrière de sa femme.

Nous en concluons alors:

- (20) (a) Le moujik veut donner la couleur pie à sa femme si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.
 (b) Le moujik veut casser les pattes de sa femme si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.
 (c) Le moujik veut enfoncer une baguette dans le derrière de sa femme si, et seulement si, le moujik renverse sa femme sur le sol.

et donc:

- (21) (a) Le moujik veut donner la couleur pie à sa femme si, et seulement si, le moujik veut casser les pattes de sa femme.
 (b) Le moujik veut donner la couleur pie à sa femme si, et seulement si, le moujik veut enfoncer une baguette dans le derrière de sa femme.
 (c) Le moujik veut casser les pattes de sa femme si, et seulement si, le moujik veut enfoncer une baguette dans le derrière de sa femme.

Par conséquent, le désaccord de nos trois comparses ne peut porter, dans cette hypothèse, que sur la vérité représentationnelle — chacun prétendant offrir le seul portrait vrai de la réalité. Bien entendu, il est tout à fait possible — et même probable — que l’ours, la pie et la mouche ne fassent aucune distinction entre vérité sémantique et vérité représentationnelle, et ne saisissent dès lors pas la portée véritable de leurs dissensions. Mais ce n’est pas parce que des individus se trompent que leur attitude se trouve fondée en droit. Si — toujours dans l’hypothèse de la pluralité des «visions du monde» — les animaux entreprenaient de s’interroger sur les raisons qui leur font émettre, dans les mêmes circonstances, des propositions qui leur paraissent incompatibles, ils useraient, pour négocier entre eux, d’un métalangage qui leur révélerait la dimension non-sémantique de leur débat.

3. *Un monisme faillibiliste*

On ne saurait donc invoquer la pluralité des «discours», des «langages», des «sociolectes»..., pour instaurer un quelconque dualisme entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. Mais il est possible, je crois, d'aller plus loin en édifiant, sur les bases sémantiques que nous nous sommes données, une épistémologie à la fois moniste et faillibiliste qui s'inspire, dans ses grandes lignes, de la philosophie de Karl Popper. Je voudrais montrer, en particulier, pourquoi Popper a pu marier son épistémologie faillibiliste avec son adhésion, souvent réaffirmée (voir, par exemple, Popper 1985: 53, 177, 330-332), à la théorie tarskienne de la vérité. Afin d'introduire ce thème, je me reporterai de nouveau au corpus platonicien.

3.1. *Le savoir et l'opinion vraie*

Dans le *Ménon* (97-100), Socrate nous invite à comparer un homme qui connaîtrait la route menant à tel ou tel endroit avec celui qui, sans la connaître, nous indiquerait, par une conjecture exacte, quel est le chemin à suivre. L'un et l'autre seraient, pour l'occasion, de bons guides, quoique le premier recoure à un savoir, une «science», tandis que l'autre ne possède qu'une «opinion vraie». Tout en concédant que la science se révèle supérieure à l'opinion vraie, Socrate soutient que seule l'opinion vraie peut inspirer l'action politique. Chose plus étonnante à nos yeux, il ajoute ensuite que les hommes d'état ne diffèrent en rien des «prophètes», des «devins», et de «tous ceux qui ont le génie poétique»: «ceux-ci aussi disent souvent la vérité, mais sans connaître aucune des choses dont ils parlent».

La République (475-480) réserve à l'opinion vraie un traitement plus complexe, qui la situe, en tant qu'intermédiaire, entre l'ignorance et la science. Son objet n'est ni l'être (objet de la science), ni le non-être (objet de l'ignorance); elle porte, en fait, sur les apparences, et appartient dès lors à cette sphère des croyances humaines où se nouent les énigmes et les paradoxes, où la vision que nous pouvons avoir de la réalité varie selon la perspective adoptée — nouvel exemple, soit dit en passant, de la confusion entre vérité sémantique et vérité représentationnelle. On sait qu'à partir de là, Platon en arrivera, ou en reviendra, à une doctrine beaucoup moins souple déniait toute autonomie à l'opinion vraie, ainsi qu'aux discours rhétoriques ou poétiques qui la véhiculent.

De nombreux philosophes occidentaux se sont engouffrés dans la voie tracée par Platon. Je n'en citerai qu'un exemple, mais il me paraît particulièrement frappant. Les *Méditations métaphysiques*

de Descartes nous offrent une définition de l'erreur qui ne fait pratiquement pas intervenir le contenu des jugements concernés. Selon Descartes (*Méditation quatrième*), je me trompe dès lors que je donne mon assentiment à un jugement positif ou négatif portant sur une chose que je ne conçois pas «avec assez de clarté et de distinction». «Si je me rallie à ce qui est faux, il est évident que je me trompe; si maintenant j'opte pour le contraire, je tombe certes sur la vérité par hasard, mais je n'en suis pas pour autant exempt de faute.» Il ne subsiste même plus, dans cette optique extrême, de différence entre l'erreur ou l'ignorance et l'opinion vraie, l'une et l'autre souffrant d'un manque égal de fondement.

On aperçoit aisément la relation intime qui existe entre une doctrine aussi abrupte du savoir et la théorie de la vérité sémantique. En effet, admettre que la vérité d'une proposition s'établit de manière objective, indépendamment des intentions du sujet qui la produit ou du contexte global dans lequel elle s'insère, cela équivaut à refuser de qualifier le vrai. L'homme de science qui annonce une secousse sismique en s'appuyant sur une théorie et sur un ensemble de données observées n'aura pas davantage dit le vrai, si l'événement a bien lieu, que la voyante qui fait la même prévision après avoir scruté sa boule de cristal. Par conséquent, si l'on veut distinguer la «prédiction» scientifique de la «prédiction» des voyantes, il faut impérativement exiger que le savoir soit une croyance à la fois factuellement vraie et rationnellement fondée.

En résumé, le défi auquel se trouve confrontée une doctrine épistémologique adhérent à la thèse de la vérité sémantique se laisse cerner dans les termes suivants. Il s'agit tout d'abord de montrer qu'il existe, entre la simple opinion ou croyance vraie et le savoir, une différence objective. Il faut ensuite caractériser ce critère de démarcation d'une manière telle qu'il puisse fonctionner comme une idée régulatrice de nature normative. Si nous perdions de vue ce programme d'arrière-plan, nous ne serions pas capables de saisir la véritable originalité de l'épistémologie poppérienne.

3.2. *Le paradoxe de l'induction*

On proclame communément que la science porte sur le «général», qu'elle vise à constituer des «théories» renfermant des «lois», c'est-à-dire des énoncés «universels» non réductibles à une conjonction d'énoncés «singuliers». Illustrons cette idée à l'aide d'une sorte de maquette. Supposons qu'il existe un jeu de cartes présentant les caractéristiques suivantes: (i) le nombre de cartes est infini; (ii) chaque carte porte, sur une et une seule de ses faces, le nom d'un et un seul

nombre naturel et, pour tout nombre naturel, il existe une et une seule carte portant le nom de ce nombre sur une et une seule de ses faces; (iii) pour chaque carte, la face qui ne porte pas le nom d'un nombre naturel est soit verte, soit rouge; (iv) au départ, le joueur n'a accès qu'aux faces (vertes ou rouges) qui ne portent pas le nom d'un nombre naturel. Imaginons, pour les besoins de la cause, que notre jeu appartienne à la «nature», et que le joueur soit un homme de science. Ce dernier n'éprouvera aucune réticence à admettre que (22a) ou (22b) sont des énoncés «singuliers», tandis que (23), en tant qu'énoncé authentiquement «universel», apparaît comme une «loi» possible de la «nature» (je suppose ici que zéro est un naturel pair):

- (22) (a) La carte portant le nom du naturel 3 est rouge.
 (b) Toutes les cartes portant le nom d'un naturel plus grand que 625 et plus petit que 810 sont vertes.

- (23) Toutes les cartes vertes portent le nom d'un naturel pair.

Imaginons maintenant que le joueur se mette à retourner les cartes. Les énoncés (22a) et (22b) deviennent alors vérifiables et falsifiables. Il est en effet logiquement possible qu'au terme d'un nombre fini de manipulations, le joueur ait retourné la carte portant le nom du naturel 3, ou toutes les cartes portant le nom d'un naturel plus grand que 625 et plus petit que 810; auquel cas la vérité ou la fausseté de l'énoncé se détermine sans peine. Par contre, (23) s'avère falsifiable mais invérifiable. Car s'il suffit d'avoir retourné une seule carte verte portant le nom d'un naturel impair pour que (23) puisse être déclaré faux, aucune séquence finie de telles manipulations ne saurait établir la vérité de pareille «loi». Les ingrédients essentiels qui composent le classique «paradoxe de l'induction» se trouvent ainsi réunis.

Supposons, afin de dissiper d'éventuelles confusions, que toutes les cartes vertes portent effectivement le nom d'un naturel pair, et qu'au bout d'un certain nombre de manipulations, notre homme de science, finalement convaincu de cette vérité, intègre la «loi» (23) dans sa «théorie de la nature». En vertu de ce qui a été dit précédemment, nous dénierons le statut de «savoir» à une opinion vraie qui ne bénéficierait pas d'un fondement rationnel. Or, l'énoncé (23) présente la particularité gênante d'être invérifiable, ce qui signifie que sa vérité ne saurait s'établir par le seul biais de l'expérience.

La réponse habituelle à cette difficulté consiste à soutenir qu'au cours de ses manipulations successives, le joueur a progressivement «confirmé par induction» la loi (23). Dans un vocabulaire plus technique, on dira qu'il existe une logique «inductive» qui nous autorise à attribuer aux énoncés universels (ou aux prédictions qui en

découlent) un certain degré probabiliste de «confirmation» tendant vers 1 — pour autant, bien entendu, que ces énoncés aient satisfait à un certain nombre de tests vérifiant l'une ou l'autre de leurs instantiations singulières. Cette logique inductive ne diffère pas fondamentalement de la logique déductive, en ce sens que la notion de «validité» possède, dans chaque cas, un contenu précis. Mais il reste que l'induction nous fait passer du moins informatif au plus informatif, ce que la déduction ne permet évidemment pas. Compte tenu des règles de notre jeu, le saut inférentiel déductif qui nous conduit de (23) à (24) ne peut nous doter d'aucune information nouvelle sur le monde, alors que l'induction allant de (24) vers (23) augmente notre information dans une mesure infinie:

- (24) La carte portant le nom du naturel 3 est rouge et la carte portant le nom du naturel 5 est rouge.

Je ne puis évoquer ici, même sommairement, les diverses tentatives qui ont été menées — notamment par Rudolf Carnap (1950a) — pour donner un corps à cette conception pré-théorique de l'induction. De manière répétitive, tous les systèmes de logique inductive se heurtent au fait qu'ils présupposent, d'une manière parfois implicite, que les «lois» de la science se conforment à une série d'exigences indépendantes qui limitent la gamme des hypothèses envisageables à partir d'une distribution particulière de données. Je n'en prendrai qu'un seul exemple. Répondant à une objection technique de Putnam (1963; 1975), Carnap (1963a: 987; 1963b) stipule qu'une «loi universelle» de la physique doit être «purement générale» (c'est-à-dire ne peut faire référence à des positions particulières) et doit avoir un «empan fini», ce qui signifie qu'il doit exister une distance numérique bornée entre ses coordonnées positionnelles. Il me semble qu'il s'agit là d'une contrainte plausible, et qui restreint effectivement l'inventaire des conjectures possibles. Cependant, la gratuité apparente de telles stipulations compromet davantage encore le fondement rationnel des lois que nous croyons vraies, puisque celles-ci s'obtiennent maintenant par la conjonction de règles inductives et de principes *a priori*.

3.3. La falsifiabilité comme critère de démarcation

Les difficultés rencontrées par la théorie de l'induction peuvent être interprétées de façons très différentes. Les sceptiques voient dans notre tendance invétérée à croire en des lois générales soit le produit d'une habitude extra-rationnelle, soit les effets d'une disposition supra-rationnelle léguée par une entité supérieure, Dieu ou la Nature.

Ces réponses se teignent souvent d'un indéniable providentialisme: Dieu ou la Nature ne sauraient nous tromper; la sélection naturelle éliminerait, ou aurait éliminé, les organismes dépourvus d'une disposition innée à l'induction. L'originalité de Popper est de récuser les réponses sceptiques tout en éliminant le paradoxe de l'induction.

Revenons, une nouvelle fois, à notre jeu de cartes. Nous avons vu que la «loi» (23) est invérifiable et falsifiable. Par conséquent, ce qui caractérisera la science (ses lois et ses théories) aux yeux de Popper, c'est précisément la falsifiabilité. Autrement dit, un énoncé ou une doctrine non-scientifique n'exclut aucune proposition vérifiable, tandis qu'une loi, une théorie scientifique se laisse concevoir comme une série d'exclusions de ce type.

En liant la scientificité à la falsifiabilité plutôt qu'à l'une ou l'autre forme de vérifiabilité ou de confirmation, Popper rejoint, en quelque sorte, une tradition plus ancienne, celle du faillibilisme épistémologique. Au dix-septième siècle déjà, Pascal soulignait, dans sa lettre à Noël, que «pour faire qu'une hypothèse soit évidente, il ne suffit pas que tous les phénomènes s'en ensuivent, au lieu que, s'il s'ensuit quelque chose de contraire à un seul des phénomènes, cela suffit pour assurer de sa fausseté» (voir aussi le fragment 91 des *Pensées*). De même que Popper, Pascal estime que la falsifiabilité d'une hypothèse est inversement proportionnelle à sa probabilité. C'est ainsi que, pour lui, l'imposture des astrologues tient, entre autres choses, au fait que ceux-ci optent pour les hypothèses les moins risquées:

Ils disent que les éclipses présagent malheur parce que les malheurs sont ordinaires, de sorte qu'il arrive si souvent du mal qu'ils deviennent souvent, au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient [se tromperaient – MD] souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares. Ainsi ils manquent peu souvent à deviner. (Fragment 173 des *Pensées*)

Mais une confrontation suivie des deux auteurs nous aide à mieux apercevoir leur mutuelle originalité. Chez Pascal, la «méthode négative», qu'il est tentant d'identifier au falsificationnisme méthodologique de Popper, s'applique également à la «géométrie», où des preuves par l'absurde transgressent les limites de notre intuition (voir *De l'esprit géométrique*). Popper, quant à lui, ne saurait confondre falsification et preuve par l'absurde: la falsification est une procédure empirique aboutissant à rejeter une hypothèse ou un corps d'hypothèses, alors que la preuve par l'absurde repose sur des règles d'inférence déductive qui, nous l'avons vu, préservent la vérité. En d'autres termes, suivant la conception de Popper (et de la très grande

majorité des logiciens et mathématiciens), toute preuve par l'absurde peut être remplacée, dans le principe, par une preuve «directe» de nature analytique, ce qui n'est évidemment pas le cas pour une falsification. Par ailleurs, le faillibilisme pascalien s'inscrit (presque) toujours dans la perspective d'une apologétique visant à rabaisser l'homme et son savoir, au profit des vérités révélées. Il en résulte que les textes épistémologiques de Pascal sont parcourus d'un pessimisme sceptique dont on ne trouve nulle trace chez Popper.

De manière plus générale, Popper rompt avec le faillibilisme classique en refusant de n'accorder qu'un statut négatif à l'erreur. Une doctrine dont on a établi qu'elle est fautive possède au moins le mérite d'être falsifiable. De plus, la procédure de falsification qui lui a été appliquée exige qu'une donnée précise ait été mise ou remise à jour — en d'autres termes, que nous ayons dégagé l'importance d'une observation inédite ou mal exploitée jusque-là. L'erreur peut ainsi être à la source d'une meilleure interprétation du réel.

3.4. Une théorie n'est pas un «langage»

Pour progresser dans notre réflexion, nous devons aussi nous rappeler qu'une théorie n'est pas un «langage» (voir, par exemple, Bourdeau 2000; Zima 2005, dans le cadrage épistémologique du présent volume). Pour s'en convaincre, il suffit de procéder par élimination. Si une théorie était un langage (voire même un calcul) non interprété — c'est-à-dire un ensemble de phrases pour lequel il n'existe aucune définition de la vérité — elle ne saurait entrer dans quelque rapport que ce soit avec le monde. Si c'était un langage (un calcul) interprété, elle ne dirait rien du monde, puisque les valeurs sémantiques des constituants de phrase ne seraient pas fixées. S'il s'agissait, enfin, d'un cadre linguistique, elle ne dirait toujours rien du monde. En effet la sémantique ne fournit aucun critère de vérité. Pour conclure d'une clause tarskienne de la forme (8):

(8) "P" est vrai si, et seulement si, P.

à la vérité de la proposition P dans le langage-objet L1, il faudrait établir que P est vraie dans le métalangage L2; ce qui signifie que, si la sémantique nous était d'une aide quelconque à cet égard, nous devrions passer au métalangage L3 de L2; et ainsi de suite.

De tout ceci, il ne découle évidemment pas qu'une théorie se laisse formuler sans le secours d'un cadre linguistique, et donc d'un langage interprété. Mais le choix de l'un et de l'autre n'est nullement lié à la vérité sémantique. Considérons, pour illustrer ce point, les deux énoncés (25a) et (25b), que j'emprunte à Philipp Frank (1937: 218-219):

- (25) (a) En apparence, le détective se promenait; mais, en réalité, il observait avec attention l'entrée d'un magasin de bijouterie.
 (b) Ce qui, en apparence, est un cristal de sel gemme se compose, en réalité, de petites particules entre lesquelles se trouve un espace vide dont l'étendue est beaucoup plus grande que les particules elles-mêmes.

S'il est vrai que le détective de (25a) observait avec attention l'entrée du magasin, alors il est faux qu'il se promenait. Nous nous trouvons là dans la situation où l'on suppose deux propositions respectivement fausse et vraie au plan objectif, mais où cette fausseté et cette vérité ne peuvent être saisies, subjectivement, que par l'intermédiaire d'une réalité à laquelle la seconde proposition se conforme, et la première non. Si nous recourons au langage des «faits», nous dirons que le «fait» que le détective se promène n'existe pas, tandis que le «fait» existe que le détective observe avec attention l'entrée du magasin. Les choses changent du tout au tout avec (25b). Comme l'écrit Frank (1937: 219), «la différence entre réel et apparent revient ici à une différence entre des résultats expérimentaux obtenus sous des éclairages différents.» S'il est vrai que l'objet auquel nous sommes confrontés se compose de petites particules, cela n'entraîne nullement qu'il soit faux qu'il s'agisse d'un cristal de sel gemme. Cette fois-ci, le rapport entre le vrai et le réel s'inverse, en ce que notre choix de la seconde proposition ne se fonde plus sur la prééminence objective de la vérité, mais bien sur les conditions qui nous autorisent, subjectivement, à tester certaines prédictions empiriques (par exemple, quant à la résistance à la rupture de ce cristal). La préférence que nous manifestons alors favorise une représentation et une réalité qui déterminent, ensemble, la structure des «faits»; mais, indépendamment de cette exigence subjective, le «fait» que l'objet en question soit un cristal de sel gemme existe tout autant que le «fait» que cet objet se compose de petites particules.

Bien que la vérité objective se laisse concevoir indépendamment d'une quelconque forme spécifique de réalité, aucune vérité objective ne saurait s'exprimer sans le substrat d'un réel particulier. Si je veux munir une proposition de conditions de vérité, je dois pouvoir relier ses divers constituants à certains ingrédients ontologiques du monde; par conséquent, si je déclare une proposition vraie, je ne puis me persuader, ou persuader l'autre, d'une telle vérité qu'en m'appuyant sur une «correspondance» entre la représentation qu'elle constitue et un certain segment (un certain «fait») de la réalité. Bien évidemment, le

«fait» n'existe que par le biais d'une proposition qui se trouve être vraie, et dont la vérité se laisse concevoir, de manière générale, sans aucun recours à ce même «fait»; comme l'écrit Popper, «les faits sont comme le produit conjoint du langage et de la réalité: ils sont la réalité telle que la fixent nos énoncés descriptifs» (Popper 1985: 318; cf. aussi Searle 1998: 267-268 et Gochet 1972). Mais quand il faut (nous) persuader de la vérité de telle ou telle proposition, nous ne pouvons nous passer d'un «fait» correspondant. En bref, quoique la vérité sémantique reste autonome au plan objectif, elle dépend de la vérité représentationnelle, c'est-à-dire d'une correspondance aux «faits», lorsqu'elle est une propriété subjectivement reconnue par un esprit.

Dans l'exemple (25b), notre préférence pour une ontologie de particules se justifie par la fin que nous recherchons, et non par une sorte de «vérité» plus grande dont bénéficierait une réalité ultime, sous-jacente aux phénomènes; en effet, faute de choisir le «fait» adéquat, nous perdrons notre capacité à prédire expérimentalement. Pour Frank (1937: 219-222), la dimension «pragmatique» qui préside à notre choix des «faits» plaide en faveur du «phénoménalisme» que défendait Ernst Mach. Mais on peut rejeter, avec Popper (1985: 251-263), l'épistémologie de Mach et de Frank tout en conservant l'idée centrale selon laquelle notre préférence pour certains types de «faits» vise à nous doter d'hypothèses falsifiables (cf. Dominicy 2005).

3.5. Métalangage et «certitude»

À la différence de la vérité sémantique, la falsifiabilité est une propriété pour laquelle nous possédons à la fois une définition et un critère. Ainsi la «loi» (23), formulée dans un langage-objet L1, est falsifiable parce que la proposition (26) appartient au métalangage sémantique de L1:

- (26) Si la carte portant le nom du naturel 3 est verte, alors la proposition “Toutes les cartes vertes portent le nom d'un naturel pair” est fausse.

La question ne se pose pas, à ce niveau, de savoir si le métalangage pourrait «ne pas dire ce qui est vrai», puisque le critère ne porte ni sur la vérité/fausseté de la proposition (23), ni sur sa falsification, mais sur sa seule capacité à être falsifiée.

Soit alors le raisonnement suivant:

- (27) (a) Si la carte portant le nom du naturel 3 est verte, alors la proposition “Toutes les cartes vertes portent le nom d'un naturel pair” est fausse.

- (b) La carte portant le nom du naturel 3 est verte.
- (c) Donc, la proposition "Toutes les cartes vertes portent le nom d'un naturel pair" est fausse.

Cette inférence suppose, de manière cruciale, que la prémisse falsifiable et vérifiable (27b) soit empiriquement vérifiée. Mais si l'on proclame, comme le fait le faillibilisme épistémologique, que «l'on ne peut être certain que du faux», il s'ensuit une aporie bien connue. Car pour atteindre à la certitude que la proposition (23) est fausse, il faut être certain que la proposition (27b) est vraie: on ne peut donc pas n'être certain que du faux. La réponse s'articule en deux étapes.

On remarquera, tout d'abord, que la proposition (27b) n'appartient pas nécessairement au «langage» de la théorie dont (23) est une «loi»; et que même si (27b) appartient à ce «langage», il ne s'ensuit pas que (27b) appartienne, du même coup, à la théorie. En effet, il est possible de parler de naturels pairs ou impairs sans être capable d'en mentionner aucun, de même qu'il est possible d'affirmer, de tous les membres d'une bande, qu'ils portent des lunettes sans être capable d'en mentionner aucun. Cette incapacité peut provenir d'une limite de mon «langage» (par exemple, je ne dispose d'aucune expression qui me permettrait de désigner l'un quelconque des membres de la bande) ou d'une limite de ma théorie (par exemple, je dispose d'une expression qui me permettrait de désigner l'un, au moins, des membres de la bande, mais je ne sais pas que l'individu en cause est l'un des membres de la bande).

Supposons alors que nous remplacions le raisonnement (27) par (27')

- (27') (a) Si la carte portant le nom du naturel 3 est verte, alors toutes les cartes vertes ne portent pas le nom d'un naturel pair.
- (b) La carte portant le nom du naturel 3 est verte.
- (c) Donc, toutes les cartes vertes ne portent pas le nom d'un naturel pair.

Pour utiliser la terminologie de Carnap, nous sommes ainsi passés d'un «mode formel», avec une stricte distinction entre langage-objet et métalangage, à un «mode matériel», où les deux strates de langage sont mélangées. Cette manipulation nous fait comprendre un point fondamental pour notre présent propos: à savoir, que le mode formel nous permet d'appauvrir un «langage» ou une théorie en transférant certaines propositions dans le seul métalangage. Nous avons vu plus haut que, si nous voulons déclarer vraie une proposition P du langage-objet L1, nous devons impérativement présumer la vérité

de cette même proposition dans le métalangage L2. La réciproque ne vaut évidemment pas, puisque toute proposition de L2 n'appartient pas à L1. Mais cela n'empêche pas que, pour pouvoir déclarer vraie une proposition P de L1, nous ne devons parfois présumer la vérité d'une proposition Q qui n'appartient qu'à L2; ce cas de figure apparaîtra lorsque Q est une traduction (une paraphrase) de P dans L2, mais non dans L1. De la même manière, si nous voulons déclarer faussifiée une proposition P du langage-objet L1 — par exemple, (23) — nous devons impérativement présumer que la fausseté de P dans L2 est «certaine». Mais cette «certitude» peut dépendre d'une autre «certitude» portant, quant à elle, sur la vérité d'une proposition Q de L2 — par exemple, (27b) — qui n'appartient pas à L1.

Ceci a pour conséquence que, pour la falsification comme pour la vérité, nous disposons d'une définition, mais non d'un critère. Si nous tentons de parvenir à un critère de vérité ou de falsification, nous nous engagerons dans une régression à l'infini qui nourrit, depuis toujours, les inclinations sceptiques. La position que nous devons endosser se révèle, dès lors, à la fois modeste et parfaitement cohérente. En adoptant un cadre linguistique (ce que nul ne peut éviter de faire), celui qui avance une théorie (une conjonction finie de lois universelles) circonscrit, par là même, tous les énoncés singuliers du métalangage sémantique qui sont incompatibles avec la vérité de la théorie en question. Quant à la vérification (la certitude de la vérité) de ces énoncés singuliers, elle ne peut être remise en cause que si une sémantique du métalangage est développée dans un deuxième temps. On dispose ainsi d'une caractérisation normative rendant compte, d'une façon assez élégante, de la pratique que l'on peut effectivement observer sur le terrain.

3.6. La corroboration

J'ai montré, dans le paragraphe précédent, qu'une épistémologie dénuée de fondements absolus peut nous faire comprendre pourquoi certains énoncés observationnels sont légitimement soustraits à toute discussion. Il apparaît également que notre croyance en une proposition falsifiable provient de ce qu'elle n'a pas subi de falsification.

Afin de mieux cerner la rationalité d'une telle attitude, Popper a introduit la notion de «corroboration». En termes intuitifs, une hypothèse possèdera un degré de corroboration qui dépendra du nombre de tentatives de falsification qu'elle a franchies. Il a souvent été maintenu que la «corroboration» ne différait en rien de la «confirmation» inductive, si violemment combattue dans les écrits poppériens. Mais

c'est négliger un point qui me semble crucial. Tout comme la sélection naturelle dans l'évolutionnisme de Darwin, la corroboration n'opère qu'*a posteriori*, sur des conjectures déjà formées et qu'elle ne saurait susciter. De même que l'adaptation à l'environnement, le degré de corroboration que nous attribuons à une loi ou à une théorie est une propriété à la fois historique, aléatoire et jamais garantie. Penser qu'un énoncé fortement corroboré dispose, *a priori*, d'une excellente «chance de survie» dans tous les scénarios possibles, cela revient à commettre l'erreur trop répandue qui consiste à évaluer l'adaptation d'une manière absolue ou finaliste (cf. Dennett 1996).

Le degré de corroboration que nous reconnaissons à certaines théories relève donc, pour une part essentielle, de notre propre histoire. Cet aspect de l'épistémologie poppérienne devrait, à mon sens, être constamment souligné; car il constitue l'une des composantes les plus significatives et les moins bien comprises d'un «rationalisme critique» où le faillibilisme se combine, en une doctrine homogène, avec les thèses centrales du réalisme méthodologique. En vertu de notre formation, et des expériences auxquelles nous avons pu être confrontés, nous «croyons» en la vérité de certaines hypothèses. Ce «dogmatisme» conserve une justification rationnelle aussi longtemps que nous manifestons la volonté — au moins — de passer en revue toutes les falsifications possibles auxquelles nos hypothèses ont pu faire face, et aussi longtemps que nous acceptons que d'autres contre-épreuves soient mises sur pied. Pour nous en tenir à pareil programme, nous présumons, par défaut, que les énoncés singuliers dont la vérification est indispensable à la procédure de falsification «disent» bien «ce qui est vrai». Cependant, nous nous refuserons à affirmer, comme les inductivistes se voient parfois obligés de le faire, que l'ensemble des lois possibles manifestent des propriétés *a priori* qui refléteraient, par quelque mystérieuse providence, la structure nécessaire du monde.

Pour illustrer ce dernier point, revenons à la contrainte de «l'empan fini», déjà discutée au paragraphe 3.2. Carnap invoque, à ce propos, l'autorité de James Clerk Maxwell, qui avait signalé que les lois physiques ne contiennent que des différences de coordonnées. En exigeant un «empan fini», nous bloquons l'émergence de «lois» du type (28):

- (28) Pour tout x situé en une position p1, il existe un y situé en une position différente p2 tel que...

Dans une perspective poppérienne, cette exclusion normative se comprend aisément (cf. Dominicy 1983; 1999). Une hypothèse de la forme (28) est infalsifiable, pour la simple raison qu'elle ne fixe

aucune borne à la recherche de l'objet y et de la position p_2 respectivement associés à x et à p_1 . Ce qui apparaissait auparavant comme une limite assignée à la formulation d'hypothèses devient ici un résultat presque trivial: celui qui avancerait un énoncé du type (28) ne prendrait aucun risque de falsification, et ne dirait donc rien sur les caractéristiques empiriquement testables du réel.

4. La signification, la métaphysique et l'interprétation symbolique

J'ai souligné à de multiples reprises que, dans l'optique issue de Tarski, la vérité sémantique se trouve désormais dissociée de la vérité représentationnelle. En d'autres termes, le fait qu'une proposition soit vraie n'entraîne pas du tout qu'elle constitue une image «fidèle» de la réalité. Ceci explique que Popper insiste constamment, lorsqu'il traite du langage, sur la primauté qu'il convient d'accorder à la «fonction argumentative», par rapport, notamment, à la «fonction de représentation» (Popper 1981; 1985) et qu'il ait dénoncé le relativisme sémantique que peut impliquer l'adhésion à ce qu'il a appelé le «mythe du cadre de référence» (Popper 1989).

Popper a également insisté sur le fait que la falsifiabilité ou l'infalsifiabilité d'une proposition ne saurait fournir un critère de signification: nous postulons, depuis Wittgenstein, que la négation d'une proposition pourvue de sens est elle-même pourvue de sens; or une loi universelle falsifiable possède, nous l'avons vu, une négation existentielle infalsifiable.

Par conséquent, les propositions infalsifiables peuvent être non trivialement vraies ou fausses, et «dire quelque chose du réel». À partir de cette position de principe, il reste à voir comment nous pouvons les manipuler rationnellement, ce qui revient, entre autres choses, à s'interroger sur le statut de toute doctrine métaphysique, y compris l'épistémologie poppérienne. À ce niveau, la réponse est double.

Dans de très nombreuses contributions, Popper a montré comment des thèses métaphysiques complètement infalsifiables ont constitué l'amorce de nos sciences empiriques. Si l'on tire la leçon de ces analyses, on s'aperçoit qu'une métaphysique peut être évaluée en termes de fécondité, et plus précisément encore, en fonction de la falsifiabilité des hypothèses empiriques auxquelles elle donne naissance. À titre d'exemple, la primauté que la science continue d'accorder à une métaphysique de la non-contradiction s'explique, non par une sorte d'obstination aveugle, mais par le fait qu'une théorie interprétée sans ce canon sombrerait dans l'infalsifiabilité. De même, si l'on teste d'abord des hypothèses déterministes, ce n'est pas par le simple

effet d'un dogme philosophique, mais parce qu'ainsi, on offre plus rapidement le flanc à la falsification.

À côté de cette réponse strictement épistémologique, je signalerai, pour conclure, une autre piste, qui a été esquissée par Dan Sperber (1974; 1996). Selon cet auteur, une proposition infalsifiable peut faire l'objet d'un traitement «symbolique» qui consiste à présumer la «vérité» de cette proposition, et à s'interroger sur son mode de représentation. L'interprétation symbolique apparaît, de la sorte, comme l'image inverse des définitions récursives dans la sémantique tarskienne. Au lieu de définir la vérité en neutralisant les corrélats d'une éventuelle infidélité représentative, l'interprétation symbolique s'efforce de définir le mode de représentation en neutralisant les corrélats d'une éventuelle fausseté. Soit, par exemple, la proposition infalsifiable «Dieu existe». En sémantique tarskienne, on peut se contenter d'affirmer que cette proposition est vraie si, et seulement si, Dieu existe; ce qui nous permettra de la soustraire à la définition récursive de la vérité en la traitant «holophrastiquement». Dans une interprétation symbolique, où l'on posera la «vérité» de la proposition concernée, on s'intéressera précisément au mode de représentation (allégorie, personnification, sublimation sexuelle,...) qui nous autorise à nous exprimer de la sorte: on passera donc du traitement «holophrastique» à un traitement récursif en se donnant une ontologie qui satisfasse à cette dernière exigence. Rien ne préjuge, bien entendu, de l'ontologie qu'il faut adopter; de sorte que les interprétations se multiplieront à l'envi, sans que personne soit capable (ou même désireux) de les départager. De ceci, il ne découle cependant pas qu'au plan philologique, nous ne puissions jamais départager les diverses interprétations d'un texte soumis au traitement symbolique. Car ce que nous considérons comme un texte (un type particulier d'artefact) a été produit par un artisan qui entretenait une certaine intention de signifier; et notre tâche de philologues est précisément de reconstruire cette intention. Je serais enclin à penser, pour ma part, que le divorce entre science et philosophie (ou entre sciences de la nature et sciences de l'esprit) naît à partir du moment où les thèses métaphysiques, cessant d'être conçues comme le terreau de conjectures falsifiables, entrent définitivement dans la sphère d'une signification symbolique que le commentateur prétend imposer sans le secours de la philologie.

Marc DOMINICY
Université Libre de Bruxelles
Laboratoire de Linguistique textuelle et de Pragmatique cognitive

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOURDEAU M. 2000: *Locus logicus. L'ontologie catégoriale dans la philosophie contemporaine*, Paris/Montréal, L'Harmattan.
- CARNAP R. 1950a: *Logical Foundations of Probability*, Chicago, University of Chicago Press.
- 1950b: «Empiricism, Semantics, and Ontology», *Revue Internationale de Philosophie* 4, 20-40. Repris dans *Meaning and Necessity. A Study in Semantics and Modal Logic*, Chicago, University of Chicago Press, 2^e éd., 1956, 205-221.
- 1963a: «Replies», in Schilpp éd.
- 1963b: «Variety, Analogy and Periodicity in Inductive Logic», *Philosophy of Science* 30, 222-227.
- CHKLOVSKI V. 1965: «L'art comme procédé», in Todorov T. éd. et trad., *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes*, Paris, Seuil, 76-97.
- DAVIDSON D. 1984: *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford, Clarendon Press [trad. fr.: *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994].
- 1986: «A Nice Derangement of Epitaphs», in LePore [sic pour Lepore] E. éd., *Truth and Interpretation. Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, Oxford/New York, Basil Blackwell, 433-446.
- DE BRABANTER P. 2002: *Making Sense of Mention, Quotation and Autonymy. A Semantic and Pragmatic Survey of Metalinguistic Discourse*, thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.
- DENNETT D. C. 1996: *Darwin's Dangerous Idea. Evolution and the Meanings of Life*, Londres, Penguin Books [trad. fr.: *Darwin est-il dangereux?*, Paris, Odile Jacob, 2000].
- DOMINICY M. 1983: «Falsification and Falsifiabilization. From Lakatos to Goodman», *Revue Internationale de Philosophie*, n° 144-145, 163-197.

- 1999: «Wittgenstein et les limites du monde», *Logique et Analyse* 42, n°167-168, 411-440.
- 2005: «La “dissociation des notions” et le problème du “réalisme”», in Bouget D. et Karsenty S. éd., *Regards croisés sur le lien social*, Paris, L’Harmattan, 87-99.
- FRANK P. 1937: *Le Principe de causalité et ses limites*, trad. de J. du Plessis de Grenédan, Paris, Flammarion.
- GIBSON J. J. 1977: «The Theory of Affordances», in Shaw R. et Bransford J. éd., *Perceiving, Acting, and Knowing. Toward an Ecological Psychology*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum, 67-82.
- GOCHET P. 1972: *Esquisse d’une théorie nominaliste de la proposition*, Paris, Armand Colin.
- HINTIKKA J. 1994: *Fondements d’une théorie du langage*, trad. de N. Lavand, Paris, PUF.
- MCDOWELL J. 1999: «Scheme-Content Dualism and Empiricism», in Hahn L. E. éd., *The Philosophy of Donald Davidson*, Chicago-La Salle, Open Court, 87-104.
- POPPER K. R. 1973: *La Logique de la découverte scientifique*, trad. de N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Paris, Payot.
- 1981: *La Quête inachevée*, trad. de R. Bouveresse, Paris, Calmann-Lévy.
- 1985: *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, trad. de M.-I. et M. B. de Launay, Paris, Payot.
- 1989: «Le mythe du cadre de référence», in Bouveresse R. éd. et trad., *Karl Popper et la science d’aujourd’hui*, Paris, Aubier, 13-44.
- PUTNAM H. 1963: «“Degree of Confirmation” and Inductive Logic», in Schilpp éd., 761-783.
- 1975: «Probability and Confirmation», in *Mathematics, Matter and Method, Philosophical Papers* (volume I), Cambridge, Cambridge University Press, 293-304.
- SCHILPP P. A. (éd.) 1963: *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court.
- SEARLE J.R. 1995: *The Construction of Social Reality*, New York/Londres, Simon & Schuster (The Free Press)/Allen Lane (The Penguin Press) [trad. fr.: *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998].
- SPERBER D. 1974: *Le Symbolisme en général*, Paris, Hermann.
- 1996: *La Contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.

TARSKI A. 1972-74: *Logique, sémantique, métamathématique*, trad. sous la dir. de G.G. Granger, Paris, Colin.

ZIMA P. V. 2005: «Le concept de théorie en sciences humaines. La théorie comme discours et sociolecte», dans ce volume.